



## Francis JOURDAIN, décorateur de L'Atalante

entretien inédit

**A**mi d'enfance de Maurice Tourneur au Lycée Condorcet, décorateur de théâtre (théâtre de l'œuvre de Lugné-Poe, Théâtre des Arts de Jacques Rouché), puis de cinéma pour Louis Delluc (*Fumée noire*, *Le Silence*, *Fièvre*, *La Femme de nulle part*) et Luitz-Morat (*Les Cinq gentlemen maudits*), Francis Jourdain (1876-1958) a raconté ses souvenirs de théâtre dans *Né en 76* (Éd. du Pavillon, 1951). Ami personnel de Miguel Almeréyda, il recommanda le jeune Jean Vigo à Claude Autant-Lara, alors décorateur et réalisateur débutant. Celui-ci le confia alors au directeur de la photographie Léonce-Henri Burel qui l'engagea dans son équipe et détourna à son attention quelques chutes de pellicule mises à profit par Vigo pour tourner *À propos de Nice*.

Deux ans avant sa disparition, Francis Jourdain confie à Marie Epstein ses souvenirs de décorateur de l'avant-garde cinématographique française des années 20.

« Aussitôt après la guerre, en 1919, j'ai ouvert un magasin, 2 rue de Sèze, « Chez Francis Jourdain : décorations d'intérieurs et meubles » (...). C'est là que j'ai connu Louis Delluc. Il est venu, un jour au magasin, et m'a demandé de lui prêter des meubles

pour le film qu'il était entrain de tourner, « Fumée d'opium » (1) peut-être... C'est ainsi que je suis entré en rapport avec le cinéma et que je franchis, pour la première fois, la porte d'un studio. Ma première impression a été fort décevante. J'ai trouvé un plateau sans décor, rien de préparé, rien de prévu. Il fallait faire quelque chose avec ça. Je me rappelle d'un panneau que j'ai retourné, lambris en l'air, et sur le fond uni duquel j'ai peint des motifs décoratifs. Enfin, en une heure de temps, nous avons bricolé un décor, Louis Delluc et moi, et il a tourné. Par la suite, je lui ai encore prêté des meubles pour ses films, mais je ne sais plus lesquels.

Germaine Dulac est venue aussi « Chez Francis Jourdain » pour meubler et décorer certains de ses films. Tous ces metteurs en scène d'avant-garde avaient très peu d'argent et ma collaboration était tout bénévole. Moi, cela m'intéressait et, heureusement, mes commanditaires voyaient dans ces prêts un intérêt publicitaire, à condition que le nom de la boutique figurât sur le générique du film.

Tous mes « clients » n'étaient pas de cette classe et le travail au studio ne se faisait pas toujours avec beaucoup de conscience. Dans « Mektoub » (2), par exemple, j'ai eu toutes les peines du monde à persuader le réalisateur - je ne sais plus qui c'était - qu'une colonne, pour paraître réelle, ne pouvait pas se poser sur un tapis et qu'un tapis ne pouvait pas passer sous une colonne... (...)

Mallet-Stevens était un de mes amis. Lui, il s'est lancé dans le style moderne, ultra-moderne, luxueux et artificiel, dont on disait alors « Ça fait cinéma »... (...).

## L'Atalante

**J'**étais l'ami de Miguel Almeréyda, dont la mort tragique fit sensation, et qui était le père de Jean Vigo. J'ai connu Jean, quelques semaines après sa naissance et je me suis attaché à cet enfant. Il était de santé très précaire, tuberculeux, et a été soigné à Font Romeu. C'est là qu'il a connu sa future femme, malade aussi. Je l'ai perdu de vue et puis j'ai renoué avec le gosse alors qu'il tournait « À propos de Nice ». Il m'a demandé de faire les décors de son prochain film, « L'Atalante ».

Pour « L'Atalante », j'ai relevé sur une péniche le plan de la petite pièce d'habitation et je l'ai fait reconstruire au studio. Pour le décor du bal public, je me suis rappelé de la salle de la Jatte, à Asnières, avec son treillage.

J'ai été frappé, à cette époque, de la transformation des conditions de travail au studio. Maintenant, on dépensait beaucoup d'argent et l'on apportait le plus grand

soin au plus petit détail. Cela a d'ailleurs été ma dernière collaboration cinématographique. Mais je m'intéresse toujours au cinéma... (...).

Au cinéma, le décor permet, à la fois, plus de fantaisie et plus de vérité. Il permet de s'évader de la réalité et de serrer la réalité de plus près qu'au théâtre. À l'écran, on peut circuler. La convention des trois murs disparaît. En dehors de quelques féeries, il n'y a plus de vérité au cinéma (...).

J'ai gardé un vif souvenir du « Cabinet du Dr Caligari » et de ses décors irréels. C'était une nouveauté qui m'a beaucoup frappé mais, en vérité, voyez-vous, je trouve cela exécration. Je ne puis admettre qu'un être humain avec un visage, deux bras, deux jambes, un corps réel enfin, vive dans un décor irréel. C'est sans doute pour palier à ce décalage que les acteurs allemands avaient adopté un maquillage qui les défigurait littéralement pour jouer dans de tels cadres (...).

Je ne condamne pas la féerie au cinéma, loin de là. Je trouve qu'il n'y en a pas assez. Il faut ou bien s'évader complètement par truquages photographiques, ou bien rester sur terre et, alors, photographier la réalité. Finalement, la formule que j'adopte est la formule naturaliste. Toute anomalie me gêne. Pour moi, le cinéma est la photographie de la réalité et je trouve que l'objectif ne serre jamais la réalité d'assez près (...)

**Francis Jourdain** : entretien avec Marie Epstein, Commission de Recherche Historique de la Cinémathèque Française, n°75, 28 septembre 1956 (collection BiFi).

(1) *Il s'agit sans doute de « Fumée noire » de Louis Delluc et René Coiffard.*

(2) *Nous n'avons pu identifier ce film.*